



Diffusion et réception des chroniques : Chronica Naiarensis, Liber regum, Chronica regum Castellae

Amaia Arizaleta

► To cite this version:

Amaia Arizaleta. Diffusion et réception des chroniques : Chronica Naiarensis, Liber regum, Chronica regum Castellae. Diffusion et réception des chroniques, 2006, Toulouse, France. pp.107-134. halshs-00360752

HAL Id: halshs-00360752

<https://shs.hal.science/halshs-00360752>

Submitted on 11 Feb 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Diffusion et réception des chroniques : *Chronica Naiarensis, Liber regum, Chronica regum Castellae*

Amaia ARIZAleta*

La construction biographique du souverain apparaît, bien avant le tournant des XII^e et XIII^e siècles, comme une réalisation textuelle à caractère monumental partagée tant par les monarques que par les clercs — les premiers donnent l'ordre de construire, les deuxièmes construisent. Monarques et clercs s'engagèrent, dans l'Occident médiéval, dans l'élaboration de modèles scripturaux pour le roi, dont le roi lui-même était la figure centrale. Dans l'espace hispanique, après 1230, une fois la Castille et le Léon réunis sous le sceptre de Ferdinand III, la littérature didactique en langue romane prend son envol et se décline en formes diverses, parmi lesquelles les 'miroirs de princes', véhicule idéal pour la représentation du bon monarque. Avant 1230, le point d'ancrage choisi pour rendre publique et mémorable l'histoire des rois de Castille aurait essentiellement été celui des récits historiographiques. Les chroniques constitueraient alors les échantillons les plus solides de l'écriture du pouvoir monarchique.

Dans un travail récent¹, j'ai envisagé la possibilité que les documents du roi aient été considérés, entre 1157 et 1230, comme un cadre privilégié de l'écriture historique. Ceci pourrait signifier que dans l'espace de la chancellerie se seraient formalisées des compétences historiographiques ou bien, plus simplement, que les mêmes hommes écrivirent des textes qu'on a l'habitude de classer dans des catégories différenciées : c'est effectivement le cas avec Juan Díaz (plus connu sous le nom de 'Juan de Osma' ou 'Juan de Soria'), chancelier et chroniqueur. Nous serions alors confrontés à la possibilité que l'écriture des diplômes et l'écriture des chroniques ait été ressentie comme la pratique de deux versants d'une seule modalité scripturale, celle de l'histoire du roi et du royaume. Une telle modalité aurait été, dans la plupart des cas, entre les mains des clercs, qui auraient développé alors la portée de leur écriture : voués dans un premier temps à rédiger la mémoire juridique des actes du roi, ils auraient ajouté à cette fonction celle de la représentation historiée des actions du monarque. Les techniciens de la clergie auraient donc maîtrisé la composition d'au moins deux des formes qui véhiculaient la représentation royale : la forme historiographique dans toutes ses variantes, et la forme diplomatique.

Dans ces pages, je ne m'intéresserai pas aux textes diplomatiques, mais aux chroniques composées dans l'espace castillan au tournant du XII^e et du XIII^e siècles. Je présenterai d'abord un panorama des œuvres historiques, pour ensuite me consacrer à exposer quelques éléments qui permettraient éventuellement d'établir les formes possibles de circulation des textes en question. J'espère ainsi pouvoir avancer des informations sur le cadre pragmatique de réception des histoires royales qui devaient circuler au palais, ainsi que sur le plaisir de raconter que devaient ressentir les écrivains du roi et les auditeurs de la cour.

I. UN PAYSAGE DISCURSIF (1)

Entre 1157 et 1230², les chroniques exclusivement consacrées à raconter les faits des rois qui gouvernaient alors le royaume de Castille n'étaient pas nombreuses³. Dans le laps de temps qui

* Université de Toulouse II

¹ Ces pages proviennent de ma monographie (à paraître) *Les clercs au palais. Chancellerie et écriture du pouvoir royal (Castille, 1157-1230)*.

² Le choix de ces dates est dû à des raisons pratiques : il fallait circonscrire à une période donnée, en l'occurrence celle de l'existence autonome du royaume de Castille. Depuis la séparation avec Léon en 1157, la représentation progressive de la puissance castillane fut véhiculée par un discours fondé sur la confrontation avec les autres royaumes péninsulaires et la victoire subséquente des rois de Castille (essentiellement, Alphonse VIII). Léon apparaît donc comme l'antagoniste principal de la suprématie castillane. 1230 marque en ce sens la fin d'une époque.

³ Peter LINEHAN est allé jusqu'à parler de « este extraño descuido de la historia contemporánea en la Castilla de Alfonso VIII », « Lucas de Tuy, Rodrigo Jiménez de Rada y las historias alfonsíes », dans I. FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ (éd.), *Alfonso X el Sabio y las crónicas de España*, Valladolid, 2000, pp. 19-36, p. 20.

s'écoule entre la séparation de Castille et Léon et leur réunification postérieure, seul un texte eut l'ambition exclusive d'exposer les événements du passé et du présent du royaume castillan, dans la perspective de la construction d'une histoire des destinées de ses monarques. Ce texte, c'est la *Chronica regum Castellae*⁴ ; son auteur, le chancelier Juan Díaz⁵. Dans cette œuvre, composée en deux temps (elle a été commencée en 1226 et terminée en 1236) on lit un abrégé de l'histoire de la Castille depuis la mort de Fernán González jusqu'à la mort de Sanche III, le fils de l'Empereur, ainsi qu'un long développement qui embrasse tant le passé récent de Castille — les années 1158-1214 — que l'histoire immédiate, c'est-à-dire les années 1215-1230⁶.

Un peu avant cette période, dans l'espace castillano-léonais, un texte s'était bel et bien donné pour objectif de mettre par écrit les faits d'un monarque. Il s'agit de la *Chronica Adefonsi Imperatoris*, composée entre 1147 et 1149, alors qu'Alphonse VII, son protagoniste principal, vivait toujours⁷. La fabrique historiographique du passé des monarques ne paraît donc pas s'être mise en branle avec une acuité particulière dans les années qui séparent la fin de la composition de la CAI et le début de l'écriture de la CRC, si l'on en juge par le nombre de textes qui réservent une place de choix à l'histoire royale ; en plus de ces deux chroniques, on a du mal à apercevoir des textes dont l'objectif primordial ait été de présenter l'histoire des rois de Castille, et de Castille seule. Sauf peut-être à y choisir la *Chronica Naiarensis*⁸ et le *Liber regum*⁹.

Nous ne connaissons pas avec certitude la date de la CN, écrite à Santa María de Nájera, monastère situé dans la Rioja, qui était à nouveau sous domination castillane depuis 1176. Bien que la plupart des spécialistes penchent aujourd'hui pour une composition aux alentours de 1180-1190 — datation fondée sur la dette de la CN envers l'*Historia Scholastica* de Pierre le Mangeur¹⁰ —, la date de 1160

⁴ Dorénavant CRC : j'adopte l'intitulé proposé par Georges Martin. Voir à ce sujet les actes du colloque « La *Chronica regum Castellae* de Jean d'Osma (1236) : sources, formes, sens et influences », *e-Spania*, 2 (2006), <http://e-spania.revues.org/sommaire31.html>.

⁵ Luis CHARLO BREA, éditeur et traducteur de la CRC affirme que la première partie de cete chronique fut écrite entre le mois d'août et le mois de novembre 1226 et que la partie finale, « [...] la que relata los años 1230-1236, fue escrita con posterioridad a noviembre 1236 [...] y antes de mayo 1239 ». Voir sa traduction (*Crónica latina de los reyes de Castilla*, Madrid, 1999, pp. 19-20) ainsi que ses éditions du texte latin (*Chronica latina regum Castellae*, Cádiz, 1984 ; Turnhout, 1997). Le même L. CHARLO BREA, « ¿ Un segundo autor para la última parte de la *Crónica latina de los reyes de Castilla* ? », dans M. PÉREZ GONZÁLEZ (coord.), *Actas del I Congreso de Latín Medieval*, León, 1995, pp. 251-256, a suggéré que la CRC est l'œuvre de deux auteurs différents : Juan Díaz aurait écrit la partie qui raconte les événements de l'histoire de Castille jusqu'en 1230, et un autre se serait chargé de compléter le récit en 1236. Cette hypothèse a cependant été infirmée par les communications présentées lors du colloque « La *Chronica regum Castellae*... ».

⁶ L. CHARLO BREA, « ¿ Un segundo autor... », p. 251 : « Todo parece pues indicar que Juan, obispo de Osma [...] terminó la redacción de la parte que relata el reinado de Fernando III como rey de Castilla y los correspondientes hechos europeos sincrónicos [...] ; abandonó su actividad literaria durante, al menos, los meses centrales de 1230 y reanudó posteriormente el resto de la Crónica [...] Encontramos, sin embargo, indicios que nos hacen replantearnos la autoría de esta Crónica » ; *idem* : p. 255 : « [...] el autor ha vivido la mayor parte de lo que narra, al menos desde 1211 a 1236 ».

⁷ *Chronica Adefonsi Imperatoris*, éd. d'Antonio MAYA SÁNCHEZ, Turnhout, 1990.

⁸ *Chronica Naierensis*, éd. de Juan A. ESTÉVEZ SOLA, Turnhout, 1995 ; *Crónica Najerense*, traduction de Juan A. ESTÉVEZ SOLA, Madrid, 2003. Dorénavant CN.

⁹ Le *Liber regum* est parvenu jusqu'à nous en deux versions : « [...] la compilación del *Liber regum* o *Cronicón Villarense* [fue] realizada a principios del siglo XIII con dos versiones distintas : la primera, de origen navarro-aragonés, anterior a 1211 y la segunda, de carácter toledano y ampliación de aquella, de hacia 1220 » (Fernando GÓMEZ REDONDO, *Historia de la prosa medieval castellana. I. La creación del discurso prosístico: el entramado cortesano*, Madrid, 1998, p. 101). La version navarro-aragonaise (dorénavant LRV) a été éditée par Louis COOPER, *El « Liber regum »*. Estudio lingüístico, Zaragoza, 1960. Pour le texte du *Liber regum toletanus* (dorénavant LRT), il faut se référer à Enrique FLÓREZ, *Memorias de las reinas catholicas, historia genealógica de la casa real de Castilla y de León, todos los infantes, trages de las reinas en estampas y nuevo aspecto de la historia de España*, I, Madrid, 1790, pp. 492-505, qui l'édite sous l'intitulé « Genealogías de los Reyes de Castilla, Navarra, Francia y del Cid, escritas reynando San Fernando, hasta hoy no publicadas ». Voir Georges MARTIN, *Les Juges de Castille. Mentalités et discours historique dans l'Espagne médiévale*, Paris, 1992, p. 128 et *passim* ; Diego CATALÁN & Enrique JEREZ, « *Rodericus* » romanizado, en *los reinos de Aragón, Castilla y Navarra*, Madrid, 2005, p. 81.

¹⁰ J. ESTÉVEZ SOLA (éd.), *Chronica Naierensis*..., p. xciv : « [La CN] debió de ser escrita hacia el final del siglo XII, en la década de los ochenta » ; Alberto MONTANER & Ángel ESCOBAR, *Carmen Campidoctoris o poema latino del Campeador*, Madrid, 2001, p. 93 et ss : « [...] su más reciente editor ha podido datarla con posterioridad a 1173, año en que, al parecer, concluyó Pedro Comestor su *Historia Scholastica*, una de las fuentes de la crónica [...] Habida cuenta de que su difusión y llegada a la península hubieron de tardar algo, esto nos lleva de lleno a la década de 1181-1190 ». A. MONTANER & Á. ESCOBAR soulignent, toutefois (p. 93, note 101) : « Este período de tiempo no tuvo por qué ser muy amplio, sobre todo si,

compte aussi ses défenseurs¹¹. La *CN* énumère dans sa dernière partie les *res gestae* de Ferdinand I^{er} le Grand et celles de ses fils, et se termine par la mort d'Alphonse VI de Castille et Léon. Si le livre III de la *CN* se concentre sur le passé du royaume de Castille, enfermant ainsi une histoire castillane récente, dans les livres I et II son auteur a mis par écrit un récit historique à visée universelle, qui commence à la Genèse et parvient jusqu'à l'arrivée des sarrasins en *Hispania*, et qui reprend ensuite le fil de l'histoire pour, depuis Pélage, atteindre le temps du mariage entre Ferdinand I et Sancie. Une longue histoire de la péninsule Ibérique trouve donc sa place dans les pages de cette chronique.

Il en va de même pour le *Liber regum*, lié à la *CN*¹². Rédigé dans l'espace navarrais dans la deuxième moitié du XII^e siècle, son titre seul suffirait à annoncer sa prétention de contenir une histoire des rois¹³ ; néanmoins, ce texte ne narre pas la *seule* histoire des souverains de Castille. Cette chronique n'est pas uniquement biblique, mais aussi romaine, wisigothique, asturienne, léonaise, navarraise, aragonaise et française¹⁴. Dans la version castillane, en revanche, la narration historique s'est resserrée autour du lignage des monarques asturiens, léonais, castillans, navarrais, aragonais et français. En effet, si l'on lit dans le *LRV*, « Tro aqui auemos comtado de los reies de Castiella del tiempo del rey Roderigo e del comte don Iulian en aca tro al rei don Alfonso », ce qui insère l'écriture de cette version dans la contemporanéité du temps d'Alphonse VIII de Castille, dans le *LRT* on lit « Hata aquí fablamos del linage de los Reyes de Castiella como viene del linaje de Nuño Rasuera, è hasta el Emperador, è hasta el Rey don Ferrando, que es agora Rey de Castiella » : l'ajustage temporel eut lieu dans le premier tiers du XIII^e siècle¹⁵.

Par conséquent, la seule chronique pleinement intéressée par l'histoire contemporaine des rois castillans entre 1157 et 1230 est la *CRC*. Si l'on considère que la période 1157-1230 fut celle où la Castille, séparée du Léon, avait le plus grand intérêt à démontrer sa souveraineté et à produire des objets textuels visant à étayer une construction identitaire visible par tous, une telle pénurie de chroniques monarchiques surprend. Que le pouvoir royal castillan n'ait pas parrainé un plus grand nombre de textes chronistiques pourrait nous déconcerter. Il me semble que la *CN* et le *LRT* — concentrons-nous à présent sur les productions castillanes (ou assimilées) — furent effectivement conçus comme des édifices textuels totalement imprégnés d'une fonction publicitaire de la royauté, fonction partagée par la *CRC* des années plus tard ; si ce fut ainsi, l'écriture du passé monarchique prit le dessus, dans le cas des deux premières chroniques citées, sur l'écriture du présent.

como planteó Ubieto, el autor, aunque perteneciente al monasterio de Nájera, era un cluniacense francés ». Il en résulterait donc que, si l'*Historia Scholastica* est bien l'une des sources de la *CN*, le *post quem* de celle-ci est 1173.

¹¹ Georges MARTIN, « Fondations monastiques et territorialité. Comment Rodrigue de Tolède a inventé la Castille », dans P. HENRIET (éd.), *À la recherche de légitimités chrétiennes. Représentations de l'espace et du temps dans l'Espagne médiévale (IX^e-XIII^e siècles)*, Annexe 15 (2003) des *Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, pp. 243-261, p. 245.

¹² Pour l'analyse de la « solidarité sémantique et génétique » de la *CN* et du *LR* dans la construction de la mythologie cidienne, voir G. MARTIN, *Les Juges de Castille...*, pp. 27-110.

¹³ Le *LR* porte bien son nom : ses récepteurs avaient sans doute su reconnaître sa parenté avec le subtexte biblique. Variante du grand récit monarchique médiéval, il prolonge le modèle des *Libri regum* (*Liber tertius regum* et *Liber quartus regum* de la Vulgate) qui exposait les destinées des rois et des royaumes. Intimement attaché au patron vétérotestamentaire, ce « livre des rois » contient des narrations qui cherchent à expliquer et justifier le devenir de la royauté. Le *LR* résume dans sa première partie les règnes de Salomon et de ses descendants, jusqu'à la destruction de Jérusalem ; il est en effet une *historia regni*, dans laquelle les éléments bibliques ont été très fortement synthétisés et rendus reconnaissables.

¹⁴ G. MARTIN, *Les Juges de Castille...*, p. 29 : « Le *Liber* s'ouvre sur un abrégé du *Chronicon* d'Isidore de Séville : généalogie du Christ depuis la Genèse, comprenant la succession des rois d'Israël ; généalogies et successions des rois et des empereurs païens (assyriens, babyloniens, perses, grecs et romains) ; succession (très incomplète) des empereurs byzantins jusqu'à Héraclius I^{er}. Bifurquant sur l'évocation d'Isidore de Séville, le propos se centre ensuite sur l'histoire des Wisigoths — ou l'auteur résume l'*Historia Gothorum* — et la succession — inspirée des *Chroniques (dites) d'Alphonse III* et de la *Chronique de don Pélage* — de leurs derniers rois espagnols jusqu'à l'invasion musulmane. Puis, ce sont — dans une version historiée qui continue de s'alimenter à l'historiographie asturienne et léonaise — les successions et généalogies des rois 'de Castille' de Pélage à Alphonse VIII ; la généalogie — largement inspirée de la seconde rédaction des *Généalogies de Roda* — des rois de Navarre d'Iñigo Arista à Sancho VII le Fort ; celle (tronquée) des rois d'Aragon de Ramire I^{er} à Ramire II le Moine ; et, pour finir, des rois de France de Mérovée à Philippe Auguste ».

¹⁵ E. FLÓREZ, *Memorias de las reynas catholicas...*, p. 497.

La *CN* raconte en effet le passé de la Castille ; le *LRT*, quant à lui, véhicule des informations concernant le passé aussi bien que le présent. Rien de bien neuf à cela : même la *CRC*, radicalement immédiate, consacre un espace fondamental à la narration du passé castillan récent. Outre le fait que le présent pose des difficultés à sa mise par écrit — la moindre desquelles n'étant pas la perspective floue que l'écrivain, inscrit dans son temps, est obligé de s'imposer —, le passé se matérialisait souvent au Moyen Âge dans la composition généalogique, qui n'est pas tout à fait prépondérante dans la *CN* mais essentielle dans les versions du *Liber regum*. Le système généalogique se surimposait en effet aux pratiques scripturales et imaginaires médiévales¹⁶. L'inventaire généalogique, le dénombrement des composantes du lignage, ont eu une forte emprise sur les structures sociales, culturelles ou littéraires du Moyen Âge. Mieux : les généalogies narratives configuraient la réception et se prêtaient à l'exercice mnémotechnique. Elles gouvernent le mouvement du *LR*, de la *CN* et de la *CRC* aussi.

Dans le paysage discursif que je viens d'ébaucher, le *LRT* apparaît comme un objet politique et culturel prévisible, car sa structure était usuelle aux XII^e et XIII^e siècles. Également concernée par la filiation des princes, également en vogue, la *CN*, tout en préférant la reconstruction des choses révolues, choisit la narration, s'éloignant du présent pour l'expliquer par le passé. C'est dans cette trame un peu lâche que se livre la *CRC*, qui néglige l'inventaire au profit de la narration soignée, qui s'enfonce dans le présent pour mieux expliquer le passé. La chronique de Juan de Osma se trouve peut-être entre deux eaux, entre le récit des faits révolus et celui de faits contemporains. Elle était insérée dans l'actualité ; les jalons sur lesquels elle reposait étaient ceux du lignage et du souverain présent ; elle fut l'œuvre d'un acteur principal dans la construction de l'histoire au palais. Quelques années plus tard, un autre grand clerc palatin, Rodrigo Jiménez de Rada, écrira son *Historia de rebus* et ses 'petites histoires'¹⁷, pour raconter le passé, lointain et récent, du royaume.

Récapitulons : vers 1220, à Tolède, vit le jour le *LRT*¹⁸. Quelques années plus tard, en 1226, surgit la *CRC*. Il apparaît :

- a) que la *CN* se détache dans un paysage castillan plutôt désertique jusqu'aux alentours de 1215/1220 ;
- b) que la période comprise entre 1217 et 1226, dans l'espace tolédan, fut celle où surgirent deux textes historiographiques importants : *LRT*, *CRC*.
- c) que la forme de ces trois histoires des souverains castillans diffère : la *CN* et la *CRC* tendent vers une configuration hypotaxique et analytique ; le *LRT* se présente plutôt sous une apparence sérieuse, accumulative et parataxique ; il coïncide en cela avec la forme annalistique¹⁹.

À partir de ces quelques éléments, il s'agira d'étudier la trame de ces textes, leurs formes et fonctions, leur efficacité narrative. J'aspire à offrir l'hypothèse de l'existence d'un espace lettré au palais, espace habité par ceux qui possédaient la technique scripturale et par ceux qu'intéressait la construction textuelle d'une idéologie de pouvoir. Dans semblable cadre, où l'on devait encourager l'écriture efficace, la clergie aurait pu développer une conscience de groupe, ainsi que des pratiques créatrices ; aussi, les monarques et leur entourage de nobles et de grands clercs auraient pu favoriser

¹⁶ G. MARTIN, *Les Juges de Castille...*, pp. 136-137 : « Les rigueurs du système poussaient à la manipulation généalogique. Celle-ci affectait d'abord les sources — l'espace le plus reculé, le moins vérifiable ; surtout, le plus déterminant : le jaillissement initial influait l'ensemble du cours. Au-delà de ce qui était connu de tous, au-delà du seuil fixé par la mémoire, les chartes ou les livres, on ne se contentait pas d'ignorer : on exploitait la distance et l'oubli pour inventer au gré d'enjeux variables. Mais, entre les sources et l'embouchure, on veillait aussi sur les eaux médianes. Tout n'était pas conservé dans la mémoire qu'on offrait du lignage : seules étaient notées, seules étaient remontées, certaines affluences. Les généalogies se chargeaient ainsi de sens. *A engendra B* : sur le dépouillement de cette structure narrative élémentaire s'édifiait en réalité l'histoire transitive du sujet : comme tel, l'enchaînement généalogique tenait beaucoup [...] du 'roman familial'. Vraies ou fausses — et en fait, dans le subtil alliage qu'elles offraient du vrai et du faux — les généalogies constituaient donc une superstructure 'littéraire' des pratiques du partage et de la transmission des biens et du pouvoir ».

¹⁷ Les *Historiae minores* de Rodrigo Jiménez de Rada sont : l'*Historia Romanorum*, l'*Historia Ostrogothorum*, l'*Historia Hunnorum*, l'*Historia Vandalorum*, l'*Historia Suevorum*, l'*Historia Alanorum* et l'*Historia Silinguorum*, et l'*Historia arabum*.

¹⁸ Sans oublier les *Anales Toledanos Primeros*, qui datent de 1219 et sont peut-être l'œuvre d'un clerc proche de la cour et de la cathédrale de Tolède ; cf. *Anales Toledanos I y II*, éd. de Julio PORRES MARTIN-CLETO, 1993, p. 16.

¹⁹ F. GÓMEZ REDONDO, *Historia de la prosa...*, p. 96 : « La importancia de estas piezas [les annales] la confirma el *Liber regum*, que las utilizó como fuente directa para numerosos pasajes ».

la composition d'autres textes, où il était aussi question de héros, de guerres et de monarchie. Les pages qui suivent prétendent par conséquent affiner l'hypothèse de l'existence d'un public palatin habitué aux histoires royales et ce, à partir de la fin du XII^e siècle.

II. DIFFUSION ET RÉCEPTION DES CHRONIQUES (FIN XII^e - DÉBUT XIII^e SIÈCLES)

Quelle fut la portée réelle de la *CN*, des deux versions du *LR* qui sont parvenues jusqu'à nous, et de la *CRC* ? À qui étaient ces textes destinés ? Qui les écouta ou les lut ? La réception des histoires royales dut avoir lieu à la cour, selon des modalités que nous aimerions discerner ; cependant, elle aurait pu ne pas être uniquement courtoise. La *CN* eut probablement un usage monastique ; le cas du *LR* (et du *LRT*) est complexe ; que dire sur la *CRC* ?

Les procédés adoptés pour tenter d'éclairer le panorama de la réception du *Liber regum*, de la *Chronica regum Castellae* et de la *Chronica Naiarensis* différeront volontairement. Le parcours adopté prétend exposer des éléments pour la reconstitution d'une réception évolutive. Cette évolution rendrait compte de la possibilité que les destinataires de la *CN* et du *LRV* aient été sollicités pour collaborer à une construction idéologique naissante — celle de monarchies qui cherchaient une légitimation visible —, alors que des années plus tard cette situation aurait changé, si l'on en croit les indices que nous pouvons glaner dans l'énoncé du *LRT* et de la *CRC*. J'espère que les conclusions proposées, toutes provisoires qu'elles soient, pourront être acceptées comme base de départ pour des analyses futures sur la question de la diffusion et la réception des textes historiques.

1. La *Chronica Naiarensis*.

La *CN* se présente, d'emblée, comme un texte difficilement saisissable : apparemment beaucoup plus monastique que palatine²⁰, fut-elle connue des monarques ? Pour évoquer sa diffusion, j'ai fait le choix de commencer par prendre la voie détournée de l'extratextualité, qui nous conduira vers la période où Ferdinand III régnait en Castille, avant de rebrousser chemin pour atteindre le temps d'Alphonse VIII.

Bien que nous connaissions les sources de cette chronique²¹, contemporaine en gros au *LRV*²² ; bien que nous disposions d'excellentes études partielles sur le contenu idéologique qu'elle véhiculait²³, et que la silhouette de son auteur ne nous soit pas totalement inconnue²⁴, les questions en rapport avec sa diffusion et sa réception restent, à ma connaissance, en suspens. Quels furent les usages de la *CN* ? Serait-il légitime de lui attribuer une pertinence dans le contexte de la cour castillane à la fin du XII^e siècle, ou dans la première moitié du XIII^e siècle ? Ouvrage issu du contexte monastique, quelle fut sa part, s'il en eut une, dans la configuration des croyances des courtisans et des gouvernants ? Collabora-t-elle au façonnage du passé des acteurs de la vie de la cour, et plus largement, du passé de la nation ? Nous n'avons pas de preuves directes qu'elle ait circulé au palais. Il sera par conséquent difficile de proposer une seule réponse ; nous disposons cependant de quelques éléments qui pourraient nous éclairer.

L'un des deux manuscrits par lesquels la *CN* nous est connue contient, en plus de cette chronique et d'autres textes, la *CRC*²⁵. Même s'il s'agit d'une « copie d'un original perdu »²⁶, datant du XV^e siècle,

²⁰ Pour le 'localisme' monastique de cette chronique, cf. Patrick HENRIET, *Hispania sacra. Le discours des clercs et la construction d'une identité chrétienne en Péninsule ibérique occidentale (VIII^e-XII^e siècles)*, (sous presse) : « Lorsqu'à la fin du XII^e siècle avait été rédigée la *Chronica Najerense*, c'est aussi le modèle 'localiste' qui l'avait au moins partiellement emporté, l'auteur rapportant la fondation du monastère de Nájera et signalant quelles reliques y avaient été apportées ».

²¹ J. ESTÉVEZ SOLA (éd.), *Chronica Naiarensis...*, pp. xxiii-lxvi.

²² Francisco BAUTISTA, « Pseudo-historia y leyenda en la historiografía medieval : la condesa traidora », dans F. BAUTISTA (éd.), *El relato historiográfico : textos y tradiciones en la España medieval*, London, 2006, pp. 59-101, p. 75, note 36, affirme que « [...] el *Liber regum navarro* [fue] creado poco después de la *CN* y con conocimiento de ella (pues constituye una de sus fuentes principales) ». Rappelons que G. MARTIN, *Les juges de Castille...*, p. 110 et p. 230, note 1 a suggéré que l'une des versions du *Liber regum* daterait des années 1177-1196, et que le *LRV* fut copié entre 1196 et 1209.

²³ G. MARTIN, *Les juges de Castille...* ; F. BAUTISTA, « Pseudo-historia y leyenda... ».

²⁴ J. ESTÉVEZ SOLA (éd.), *Chronica Naiarensis...*, p. xciii) : « Que fuera monje o se moviera en ambientes eclesiásticos, que fuera afecto a Cluny, que estuviera muy relacionado con Nájera y que posiblemente guardara algún vínculo con Compostela es lo único que cabe deducir de los datos que la crónica nos ofrece ».

²⁵ Voir la traduction de J. ESTÉVEZ SOLA, *Crónica Najerense...*, pp. 9-10. Il s'agit du manuscrit S, BRAH 9/450, anciennement G-1, de la fin du XV^e siècle ou début du XVI^e siècle. La *CN* occupe les folios 1^r-57^r, alors que la *CRC* occupe les folios 89^r-122^r. Avec ces deux chroniques, le codex est configuré par

la réunion de ces deux chroniques dans un même codex laisse songeur. Ce fait pourrait suggérer que les deux textes bénéficièrent d'une diffusion et d'une réception identiques, même tardivement. Pouvons-nous présumer qu'avant le XV^e siècle CRC et CN visaient déjà les mêmes destinataires ? J'assume, comme on verra plus bas, que la CRC fut destinée à un public palatin. La CN fut-elle connue à la cour de Castille ? Alphonse X ne s'en servit pas, apparemment, pour la construction de ses propres histoires ; cela signifie-t-il qu'il ne la connaissait pas ? Je n'ai pas de réponse. Les interrogations suffisent toutefois à poser le problème, qui mériterait qu'on y revienne²⁷.

Par ailleurs, la question prend une tournure particulièrement suggestive lorsque l'on constate que cette chronique fut copiée en 1232-1233²⁸, qu'elle fut envoyée de Nájera au monastère de San Zoilo de Carrión, également d'appartenance clunisienne²⁹, et qu'elle servit comme preuve dans le procès qui opposa les diocèses de Tolède et Tarragone concernant l'*ordinatio ecclesiae Valentinae*³⁰. Il s'agissait en effet de décider de quel métropolitain relevait la ville de Valence, conquise en 1238³¹. L'affaire occupa longtemps les esprits, en particulier celui de Rodrigo Jiménez de Rada qui en 1239 « fit inspecter tous les fonds monastiques de l'Espagne du nord pour accumuler des preuves en sa faveur »³². En effet, l'archevêque de Tolède se chargea de faire scruter les bibliothèques de bon nombre de monastères de Castille, Léon, Aragon et Navarre, sans oublier celles de sa propre cathédrale³³. La CN constitua l'une des pièces du dossier qui devait attribuer Valence à la juridiction du métropolitain de Tolède ; Rodrigo fut plus ou moins le perdant dans ce litige³⁴. Pour ce qui m'intéresse, il en résulte que l'archevêque de Tolède connaissait donc la CN, partie intégrante du butin obtenu suite à la fouille des bibliothèques hispaniques. Qu'il s'en servît ou pas dans la composition de son *Historia de rebus* est une affaire qui ne paraît pas avoir été définitivement résolue aujourd'hui ; toujours est-il que Rodrigo eut accès à la CN.

Quelles que soient les circonstances qui déterminèrent son utilisation (ou pas) par Rodrigo Jiménez de Rada, le fait que cette chronique ait pu jouer un rôle dans une affaire comme celle de la réorganisation de l'espace ecclésiastique péninsulaire, affaire hautement politique, est une information

les *Généalogies de Roda*, l'*Historia Wambae* de Julien de Tolède, l'*Epitoma de regno Apulie et Sicilie* de Felinus Sandeus et le *Paralipomenon Hispanie* de Juan Margarit, en plus des *Gesta Roderici Campidocti* (ou *Historia Roderici*). Les *Gesta Roderici* font partie aussi du deuxième manuscrit de la CN, le I, BRAH 9/4922 (anciennement A-189). Il est composé de deux cahiers, le premier datant de 1232-1233, contenant la CN, l'*Historia Wambae*, les *Gesta Roderici* et les *Généalogies de Roda* ; le deuxième du XV^e siècle, contenant le *De preconiiis ciuitatis numantine* de Juan Gil de Zamora.

²⁶ L. CHARLO BREA, *Crónica latina...*, p. 6.

²⁷ Alphonse X ne paraît pas s'être servi directement de la CN, même s'il connaissait le fonds de Santa María de Nájera, où devait se trouver une copie de cette chronique : l'on sait que le roi emprunta des livres à cette bibliothèque monastique (cf. Inés FERNÁNDEZ-ORDOÑEZ, « El taller de las 'Estorias' », in I. FERNÁNDEZ-ORDOÑEZ (éd.), *Alfonso X el Sabio y las crónicas de España*, Valladolid, 2000, pp. 61-82, p. 71). Alphonse X aurait employé la matière de cette chronique indirectement, lorsqu'il adapta le contenu de l'*Historia de rebus Hispaniae* de Rodrigo Jiménez de Rada, s'il s'avère que celui-ci l'avait effectivement utilisée : pour une opinion favorable à cette hypothèse, Diego CATALÁN, *La épica española. Nueva documentación y nueva evaluación*, Madrid, 2000, p. 88. F. BAUTISTA, « Pseudo-historia y leyenda... », p. 78, note 41, argumente *a contrario* : « Aunque la CN fue uno de los textos manejados en el pleito entre Toledo y Tarragona por la adscripción eclesiástica de la provincia de Valencia, no parece [...] que Rodrigo la haya utilizado directamente en su obra [...] las escasas concordancias aducidas por Fernández Valverde [dans son édition de l'*Historia de rebus*, 1987], cuando no son erróneas, resultan altamente dudosas ».

²⁸ Pour les avatars de cette copie, voir J. ESTÉVEZ SOLA (éd.), *Chronica Naierensis...*, pp. ix-xiii ; une opinion contraire dans Antonino PÉREZ RODRÍGUEZ, « Castilla, Cluny y la Crónica Najerense », dans J. I. DE LA IGLESIA DUARTE (coord.), *III Semana de Estudios Medievales*, Logroño, 1993, pp. 199-211.

²⁹ P. HENRIET, *Hispania sacra...*, p. 252 : « Au XII^e siècle, l'établissement de Saint-Zoile de Carrión est avec Sainte-Marie de Nájera l'une des deux pièces maîtresses du dispositif clunisien en Espagne. Il fournit à l'*Ecclesia cluniacensis* son camérier pour la péninsule ».

³⁰ J. ESTÉVEZ SOLA, *Crónica Najerense...*, p. 8 : « [...] en Nájera había sido copiado hacia los años 1232-33 un libro para el monasterio de San Zoilo de Carrión que sirvió como prueba para dirimir un pleito entre las diócesis de Toledo y Tarragona a propósito de la adscripción eclesiástica de la provincia de Valencia ».

³¹ Voir Vicente CASTELL MAIQUES, *Proceso sobre la ordenación de la Iglesia valentina. 1238-1246*, 2 vols., Valencia, 1996.

³² P. HENRIET, *Hispania sacra...*, p. 125.

³³ Voir D. CATALÁN & E. JEREZ, « *Rodericus* » *romanizado...*, p. 64.

³⁴ Ramón GONZÁLEZ RUIZ, *Hombres y libros de Toledo*, Madrid, 1997, p. 200 explique que, lorsque le procès fut jugé à Rome, après une première étape hispanique, il fut sursis : Rodrigo avait fait appel au Pape qui « no le daba ni le quitaba la razón ».

importante. Qu'elle ait été conservée dans l'*armarium* de San Zoilo de Carrión (et donc lue et connue dans ce monastère) n'est pas une donnée négligeable non plus. Car San Zoilo fut un lieu culturel brillant aux XI^e et XII^e siècles³⁵ ; les monarques castillans semblent avoir voué une affection particulière à ce monastère. En effet, San Zoilo fut l'endroit où Alphonse VIII prit l'épée, devenant *de facto* souverain par ce geste³⁶. Ce fut également le lieu où il convoqua, en 1188, une célèbre *curia extraordinaria*, où il reçut l'hommage d'Alphonse IX de Léon. Qui plus est, San Zoilo paraît avoir marqué durablement l'imaginaire d'Alphonse VIII : à l'endroit même où il avait acquis son pouvoir de souverain, il mit en scène publiquement la dégradation du pouvoir de son cousin, Alphonse IX le Léonais — Juan Díaz, parmi d'autres, racontera l'épisode dans sa CRC³⁷. Le chancelier n'oublia pas d'exposer les conséquences du geste du roi de Castille, c'est-à-dire le fait d'avoir provoqué la rancune et la haine d'Alphonse IX de Léon. Ces sentiments défavorables motivèrent l'absence de celui-ci lors de la bataille d'Alarcos, et contribuèrent donc à la défaite d'Alphonse VIII ; toujours selon le chancelier Juan : « En vérité, le roi de Léon est devenu un ennemi très cruel, alors qu'il était ami. Il gardait toujours présent à l'esprit ce qui lui était arrivé à la *curia* célébrée à Carrión, dont il a été question plus haut »³⁸.

San Zoilo de Carrión était donc proche de la famille royale castillane (et léonaise). L'établissement bénéficia, depuis le temps d'Alphonse VII jusqu'au milieu du XIII^e siècle, de nombreuses donations des monarques³⁹. À Carrión, on avait conclu, en juin 1188, les fiançailles de Bérengère de Castille et de Conrad de Hohenstaufen. Des années plus tard, le prieur du monastère, Juan, *camerarius* de Cluny, alla en Allemagne pour y chercher Béatrice de Souabe, qui devait épouser Ferdinand III⁴⁰, comme ne manque pas de le rappeler la CRC⁴¹. Qui plus est, dans les murs du monastère fut composé autour de 1250, le poème intitulé *Rithmi de Iulia Romula seu Ispalensi Urbe*. Son auteur était Guillermo Pérez de la Calzada, ancien abbé de Sahagún qui passa les dernières années de sa vie à Carrión⁴². Les *Rithmi* étaient, de l'aveu de leur auteur, destinés à être employés par les historiens de l'atelier d'Alphonse X de Castille et Léon⁴³. Cependant, ce vœu ne fut pas tenu en compte : les *Rithmi* n'intéressèrent pas assez Alphonse⁴⁴. Guillermo s'était cependant rappelé les liens étroits du monastère qui l'avait accueilli avec le lignage royal castillan, et écrivit bon nombre de vers de louange aux descendants d'Alphonse VI, s'arrêtant particulièrement sur Alphonse VIII et sur Ferdinand III, dont il chanta avec vigueur les victoires contre les musulmans⁴⁵.

³⁵ Voir Patrick HENRIET, « Un hagiographe au travail : Raoul et la réécriture du dossier hagiographique de Zoile de Carrión (années 1130) », dans M. GOULLET et M. HEINZELMANN (dirs.), *La réécriture hagiographique dans l'Occident médiéval. Transformations formelles et idéologiques*, Ostfildern, 2003, pp. 251-283.

³⁶ Voir Amaia ARIZALETA, « Alexandre en su Libro », *La Corónica*, 28.2 (2000), pp. 3-20.

³⁷ L. CHARLO BREA, *Crónica latina...*, p. 12 : *Celebrata namque curia famosa et nobili apud Carrionem, idem rex Legionis accinctus est gladio a predicto rege Castelle in ecclesia Sancti Zoili et osculatus est manum regis Castelle, presentibus Galleciis et Legionensibus et Castellanis.*

³⁸ *Ibidem*, p. 15 : *Rex uero Legionis [...] de amico factus est crudelissimus enemicus, nempe manebat alta mente repositum quod ei contingerat in curia, de qua supra facta est mentio, in Carrione celebrata.*

³⁹ Julio PÉREZ CELADA, *El monasterio de San Zoilo de Carrión. Formación, estructura y decurso histórico de un señorío castellano-leonés (siglos XI al XVI)*, Burgos, 1997 ; Ricardo PUENTE, *San Zoilo de Carrión, de la Edad Media al Renacimiento*, León, 1998.

⁴⁰ Ana RODRÍGUEZ LÓPEZ, « El reino de Castilla y el Imperio germánico en la primera mitad del siglo XIII. Fernando III y Federico II », dans M. I. LORING (éd.), *Homenaje al Profesor Abilio Barbero*, Madrid, 1997, pp. 613-630.

⁴¹ L. CHARLO BREA, *Crónica latina...*, p. 59.

⁴² GUILLELMI PETRI DE CALCIATA, *Rithmi de Iulia Romula seu Ispalensi Urbe*, éd. de Diego CATALÁN et Juan GIL, « *Guillelmi Petri de Calciata. Rithmi de Iulia Romula seu Ispalensi Urbe* (a. 1250) », *Anuario de Estudios Medievales*, 5 (1969), pp. 449-458 ; *idem*, éd. de Rocío CARANDE HERRERO, *Chronica Hispana saeculi XIII*, Turnhout, 1997, pp. 183-209.

⁴³ D. CATALÁN & J. GIL, « *Guillelmi Petri...* », vv. 106bcd : *exprime patenter/Regis primogenito : suggeras audenter/Guillermus ut reddat auctorem clementer.*

⁴⁴ Ou bien ils n'arrivèrent pas jusqu'au monarque...

⁴⁵ D. CATALÁN & J. GIL, « *Guillelmi Petri...* », à partir de la strophe 38, spécialement 39 abc, pour la représentation d'Alphonse VIII (*Alfonsus bellator/Alter David forcior, magnus preliator/Contra omnes Hysmael*) et 45-46 pour celles de Ferdinand III et de Bérengère (*Rex Fernandus filius Regis Legionis/Alfonsi probissimi qui clarus in donis/Et ut scepra tenuit tot effulsit bonis Ut locari debeat cum polorum thronis/Extat Rex hic filius tan preclari patris/Atque Berengarie fortunate matris/Que regnum optinuit.*

Retenons ceci : à San Zoilo, au XIII^e siècle, on écrivait des fragments d'histoire royale castillane, et on conservait un manuscrit de la *CN*, c'est-à-dire une histoire partielle des monarques de Castille. À San Zoilo, en 1169 et en 1188, on avait fait l'histoire de Castille par un double adoubement, dont sortirent respectivement un jeune roi chevalier et un roi humilié ; à San Zoilo, Alphonse VIII de Castille posait les jalons pour que l'imaginaire social fût durablement marqué par sa puissance. À San Zoilo, écriture poétique et historiographique semblent donc avoir partagé un même espace, physique, mais aussi contextuel et idéologique. Les rapports entre Cluny et la monarchie castillane dans l'élaboration graduelle d'une telle concentration d'écritures et de symboles ne sauraient être ignorés. Est-il envisageable d'imaginer que Ferdinand III aurait pu lire ou entendre la *CN* à San Zoilo, quelque part entre 1233 et 1239, lorsque Rodrigo Jiménez de Rada s'empara du texte ? C'est une première question.

En voici une deuxième : pour rester dans le cadre chronologique que je me suis donné, et sans quitter Nájera, lieu d'écriture de la *CN*, peut-on concevoir qu'Alphonse VIII ait eu accès à cette chronique lors d'une de ses visites au monastère de Santa María ? Entre 1170 et 1184, le roi séjourna à Nájera au moins à huit reprises, d'après les documents de sa chancellerie⁴⁶. Tous les diplômes n'indiquent pas le lieu où l'acte devint public⁴⁷ ; l'éventail chronologique coïncide, toutefois, avec les dates qu'on a suggérées pour la composition de l'œuvre. La question est essentielle, parce que si nous pénétrons le texte de la *CN*, nous y trouvons un contenu qui aurait dû intéresser la monarchie castillane au tournant des XII^e et XIII^e siècles. Mieux : la *materia* de cette chronique pourrait même avoir découlé de la volonté royale. La composition de la *CN*, en effet, aurait pu entretenir quelque rapport avec les attentes très précises d'un destinataire concret, Alphonse VIII. Supposer que la *CN* ait été présentée, et lue, à ce souverain ne paraît pas alors totalement absurde.

De cette chronique, on sait qu'elle est « très vivement pro-castillane »⁴⁸. On est tenté d'aller plus loin, à la lumière d'un récent travail de Francisco Bautista⁴⁹. L'information qui m'occupera ici est ponctuelle et ne rend pas justice à l'ampleur idéologique de l'œuvre ; je fais le choix de m'y arrêter, aux dépens d'une analyse complète de la *CN* — fort nécessaire, mais qui ne trouverait pas sa place dans ces pages.

Francisco Bautista, évoquant le fait que le chroniqueur qui rédigea la *CN* cherchait à assurer l'hégémonie de la Castille face au Léon, et affirmant la vigueur d'un discours qui prônait la supériorité castillane, ajoute,

Le projet que l'on voit se dessiner dans la *CN* est très proche de celui que l'on peut lire dans le prologue au *Forum Conche*, où Alphonse VIII apparaît comme *regnum iberiensium potentissimus [...] quo rectore regna superbiunt hibera*. Après le renoncement, vers 1180, du roi de León à s'intituler *Hispaniarum rex*, l'usage d'*Iberia* par Alphonse VIII suggère la tentative de réhabiliter l'idée d'un monarque qui dirigerait la destinée de la péninsule, ce à quoi est conforme le projet historiographique de la *CN* qui, par la construction d'une mythologie castillane et par l'appropriation de l'idéologie gothique, traduisait et soutenait la confiance, éphémère, surgie de la conquête de Cuenca, que le vasselage d'Alphonse IX de León semblait confirmer⁵⁰.

Ces propos m'installent en terrain connu⁵¹ et rapprochent efficacement, dans cette argumentation initiale sur les attentes des destinataires des histoires royales castillanes, chroniques et textes de la chancellerie. Car le prologue au *Forum Conche*, que Bautista cite partiellement, est l'une des pièces emblématiques du travail des écrivains de la chancellerie au tournant des XII^e et XIII^e siècles. Ce texte

⁴⁶ Docs. datés des 5 et 7 novembre 1170, du 4 novembre 1171, des 22 et 23 août 1176, des 10 au 18 juin 1180, du 1^{er} décembre 1184 ; cf. Julio GONZÁLEZ, *El reino de Castilla en la época de Alfonso VIII*, 3 vols., Madrid, 1960.

⁴⁷ Par exemple, l'expulsion de Rodrigo, prieur de Santa María de Nájera, par Alphonse VIII prend acte par un document non signé, non daté, sans indication du lieu de rédaction ; *ibidem*, vol. III, p. 620, doc. 937.

⁴⁸ G. MARTIN, *Les juges de Castille...*, p. 139.

⁴⁹ F. BAUTISTA, « Pseudo-historia y leyenda... ».

⁵⁰ *Ibidem*, pp. 75-76.

⁵¹ On lira une étude complète du prologue du *Forum Conche* et des questions évoquées par F. Bautista dans mon *Les clercs au palais...* Une première approche à cette question, dans Amaia ARIZALETA, « Del texto de Babel a la biblioteca de Babilonia. Algunas notas acerca del *Libro de Alexandre* », dans F. CROSAS (éd.), *La hermosa cobertura. Lecciones de Literatura Medieval*, Pamplona, 2000, pp. 35-69.

semble partager avec la CN une fonction de propagande indéniable : tous les deux existent pour représenter la figure d'un roi, Alphonse VIII de Castille, qui voudrait détenir vers 1180 la suprématie militaire dans la péninsule, qui est en train de faire savoir à ses vassaux qu'il entend se revêtir du pouvoir de la chrétienté, et qui a trouvé dans la conquête de Cuenca le prétexte pour faire élaborer un récit, teinté de fictionnalité, où il tient le rôle du héros destiné à mener la Castille vers un avenir radieux. Le prologue au *Forum Conche* est bel et bien un magnifique outil de propagande en faveur d'Alphonse VIII. Si Bautista est dans le vrai, les liens entre la chronique de Nájera et le texte issu de la chancellerie recréent un paysage discursif qui, aux environs de 1180, tendrait à la construction d'un modèle royal très positif incarné par Alphonse. Comment admettre, alors, que ce monarque n'ait pas eu connaissance du texte ? Cela dit, peut-on affirmer que le roi est nécessairement à l'origine de tous les textes rédigés à son bénéfice ?

Quoi qu'il en soit, ces deux œuvres semblent avoir répondu aux attentes d'Alphonse VIII. La CN concrétise remarquablement la généalogie royale castillane : cette chronique, probablement conçue comme un outil de persuasion politique, constitue au premier abord le portrait dynastique dans lequel Alphonse VIII pouvait scruter la mémoire de son lignage — et trouver un magnifique modèle à suivre, celui d'Alphonse VI.

Même si la question de la date de composition de la CN se pose encore, tout mène à croire que cette chronique fut diffusée, à la fin du XII^e siècle, auprès du roi de Castille. Où ? Dans l'enceinte du monastère de Santa María de Nájera⁵² ? Dans l'un des palais du roi ? Mettons fin pour l'instant à ces quelques commentaires épars sur l'hypothétique réception de la CN en constatant que, si ce texte coïncida réellement avec le contexte de réception évoqué ici, sa fonction fut celle de contribuer à édifier la gloire de la Castille. Une minorité l'aurait ouïe : le roi Alphonse, son épouse Aliénor, quelques hauts clercs proches des souverains auraient pu écouter le texte lors d'une lecture publique. Le couple royal connaissait sans doute le latin⁵³. Le contenu panégyrique de la chronique aurait été répandu par ceux qui avaient un intérêt à ce qu'une telle représentation de la Castille forte gagnât du terrain.

Ces quelques éléments sont sans aucun doute trop superficiels ; il manque à mon analyse une base textuelle détaillée : trouve-t-on des allusions aux destinataires dans le phrasé de la chronique ? Quel est leur teneur ? Malgré l'imperfection de ma démarche, les quelques points énumérés me font présumer que, dans les années finales du XII^e siècle, les histoires royales cherchaient à attirer l'attention de ceux qui les écoutaient, pour que ceux-ci prennent conscience de leur rôle dans la construction idéologique du royaume. Si les choses se passèrent vraiment ainsi, la CN — et le prologue au *Forum Conche* — posèrent des pierres véritablement résistantes dans l'entreprise d'édification de ce palais mémorable qu'est la représentation textuelle. Les fondations étaient antérieures ; mais le socle dut prendre forme durable à la fin du siècle. La CN, ainsi que les diplômes de la période, jouèrent un rôle fondamental dans cette construction idéologique.

2. Le *Liber regum*.

Georges Martin a démontré la fortune durable du LR, ainsi que son rôle dans l'« organisation nécessaire et pérenne du pouvoir dans le monde » et dans la préfiguration de l'ordre royal⁵⁴. La composition et transmission de cette chronique sont complexes⁵⁵. Le LR a sûrement circulé dans deux espaces politiques : celui de la cour navarroise de la deuxième moitié du XII^e siècle et celui de la cour castillane du premier quart du XIII^e siècle. La version navarroise, ou LRV, fut probablement connue des élites castillanes : elle aurait pu circuler à la cour de Castille, qui entretenait avec la Navarre des relations passionnelles⁵⁶.

⁵² Il faudrait sans doute se demander si les conflits vécus à Nájera pendant la deuxième moitié du XII^e siècle et le premier tiers du XIII^e ne sont pas à mettre en rapport avec l'écriture de la CN.

⁵³ Voir, à ce propos, le travail de Michel Banniard dans le présent volume et ses commentaires sur la langue de la CN.

⁵⁴ G. MARTIN, *Les juges de Castille...*, p. 197 et p. 199.

⁵⁵ *Idem*, pp. 46-82.

⁵⁶ G. MARTIN, *Les juges de Castille...*, p. 197 : « Sur le succès du *Liber*, je ne m'étendrai pas. Les causes en furent diverses et varièrent selon les royaumes. La plus immédiate tint sans doute à la facture même de l'œuvre ; courte, écrite en roman, elle était d'une lecture facile, et économique à la copie — née dans un contexte polémique, elle avait été conçue à ce fin : pour que fussent diffusées, le plus largement possible, ses thèses. Bien entendu, le succès fut immédiat et durable en Navarre. La pénétration du *Liber* en Castille tint, pour une bonne part, à l'élection d'un Navarrais à l'archevêché de Tolède [...] Rodrigue Jimenez de Rada

Le *LRV* réservait un espace important à l'évocation de la dynastie castillane : assez tôt dans le texte, juste après l'énumération des *rerum gestarum* des rois de Jérusalem, l'auteur annonce que, suivant l'inventaire des rois de Perse et de Rome et le double récit de l'arrivée des Goths dans la péninsule Ibérique et de la perte de l'Espagne, il parlera des rois de Castille (et ensuite, des rois de Navarre et d'Aragon), « E pues faularemos de los reies e de los sennores qui foron en Castiella tro al emperador tro al rei don Alfonso »⁵⁷. Une telle contiguïté entre Jérusalem et la Castille pourrait bien signifier que le lignage des rois castillans est tressé, au moins textuellement, au lignage des rois d'Israël. Il est vrai que la filiation biblique recouvre, dans le *LRV*, toutes les dynasties royales énumérées après l'inventaire des souverains israélites : la *translatio* idéologique du pouvoir, de l'Orient de l'Ancien Testament à l'Occident des nouveaux temps, s'accomplit paisiblement. Ceci dit, l'emplacement initial de cette première entrée dans la matière de Castille ne paraît pas pouvoir être négligé : les référents monarchiques y sont Alphonse VII et Alphonse VIII ; l'Empereur, personnage surplombant de ce concentré d'informations, vient prolonger les dynasties universelles ; c'est son petit-fils qui incarne la continuité de la lignée impériale — Alphonse VIII, dont le père avait si brièvement régné sur le trône de la Castille que le fils pouvait quasiment prétendre à l'héritage direct de son grand-père.

Ce fragment en précède un autre : on y rappelle à nouveau la mémoire d'Alphonse VII, on cite les noms du père et la mère d'Alphonse VIII, ainsi que de son épouse et son héritier Fernando, on explicite enfin ses liens avec la Navarre et l'Angleterre :

El rei don Sancho de Castiella, el fillo del emperador, priso muller la reina dona Blanca, la filla del rei don Garcia de Navarra, & ouo en ella fillo al rei don Alfonso de Castiella. El rei don Alfonso de Castiella priso muller la filla del rei d'Angla Terra, donna Alienort, & ouo en ella fillo al ifant don Ferrando⁵⁸.

Dans ce très bref récit, on ajoute un nouveau référent inscrit dans le présent du texte : l'infant 'don Ferrando' ; Fernando, considéré au moment de l'écriture du fragment comme l'héritier futur d'Alphonse VIII, comme celui qui accroîtra la gloire du roi⁵⁹. L'infant mourra avant son père.

Dans ce passage du *LRV*, on dénombre quantité d'éléments informatifs de nature géopolitique, concernant tant le lignage d'Alphonse VIII de Castille, d'implantation universelle et prestigieuse, que les alliances internationales de ce monarque ou le poids de son héritage. La Castille voyait, dans ces courts passages, sa situation rehaussée dans l'échiquier stratégique : comment ne pas imaginer, alors, que le *Liber regum*, même dans sa version navarraise, n'ait pas attiré l'attention des élites castillanes ? Comme le signale Georges Martin, ce texte possède l'avantage d'être écrit en langue romane et de disposer d'une structure simple. Il est de nature répétitive, fournit des connaissances simples, demande la participation du récepteur ; sa diffusion fut probablement orale. Les récepteurs du *LRV*, comme ceux du *LRT* plus tard, seraient armés pour agir dans le monde du pouvoir : le *LRV* était, sans aucun doute, un texte politique.

Nous savons qu'il influença la cohésion de l'univers généalogique des dynasties royales d'Espagne avant l'écriture de la version étendue ou *LRT* ; si à ce fait nous ajoutons que déjà dans le *LRV* figurent des éléments qui devaient être appréciés à la cour de Castille, tels l'évocation d'Aristote ou d'Alexandre le Grand, comment ne pas croire que les deux versions avaient eu leurs entrées au palais royal castillan, l'une avant la fin du XII^e siècle et l'autre vers 1220 ? La cour de Castille aurait constitué un bon espace de diffusion et réception des deux versions du *Liber regum*. La famille royale, ainsi que la clergie présente au palais, auraient goûté aux allusions à Aristote et à Alexandre qu'on lit dans le *LRV* :

profita de l'existence des ateliers de traduction tolédans pour faire exécuter, peu après son intronisation, une version castillane continuée du *Liber regum* ». J'accepte en principe l'hypothèse de G. Martin concernant la rédaction du *LRT*, qui serait due à la volonté de l'archevêque de Tolède. Ceci dit, je constate que D. CATALÁN & M. S. DE ANDRÉS, éditeurs de la *Crónica de 1344 que ordenó el Conde Barcelos don Pedro Alfonso*, Madrid, 1971, p. lvi, ainsi que récemment D. CATALÁN & E. JEREZ, dans « *Rodericus* » *romanizado*..., p. 334, note 210, se limitent à affirmer que le *LRV* arriva à Tolède lorsque Rodrigue était l'archevêque, sans suggérer que celui-ci ait pu commander l'amplification du texte navarrais. Si Jiménez de Rada est effectivement derrière la rédaction du *LRT*, nous disposons d'une nouvelle donne quant à ses sentiments linguistiques, dont il a été question plus haut : il aurait privilégié le latin, en tant qu'historien et Grand Chancelier, mais n'aurait nullement empêché la composition en langue romane d'un texte de grande portée idéologique. La question, il me semble, n'est pas tranchée.

⁵⁷ L. COOPER, *El « Liber regum »...*, p. 26.

⁵⁸ L. COOPER, *El « Liber regum »...*, p. 35.

⁵⁹ Dans le testament qu'Alphonse VIII fit en 1204 on lit : *Et dimitto regnum meum filio meo domino Ferrando, mandans quod idem filius et regnum sint in manu eiusdem regine uxoris mee* ; cf. J. GONZÁLEZ, *El reino de Castilla*..., vol. III, p. 341, doc. 769, du 8 décembre 1204.

Et en aquel tiempo fo Aristotus & estonz murie Platon [...] Regno Alexandre en Grecia xii annos, e pues conqueire Babilonia et tot el regne de los Caldeus e el regne de Persia e toda Eciopia tro a en India ; e priso Iherusalem & entro en el temple e sacrifico i sos deus ; e pues conqueire muita tierra. mas a la finada empozonoronlo sos uasallos, e murie assi como l'auia dito Aristotus, so maestro⁶⁰.

Ce passage constitue à lui seul un concentré de l'histoire du conquérant telle qu'elle sera racontée plus tard dans le *Libro de Alexandre*, qui est un texte de cour⁶¹. Le roi grec et son maître étaient des figures connues dans la sphère palatine⁶² ; elles jouèrent sans doute un rôle fondamental dans la propagation de l'idéologie monarchique, en Castille comme dans le reste de l'Occident latin⁶³. Il n'est pas déraisonnable, par conséquent, de prendre en compte cet élément pour suggérer que le *LRV* possédait des atouts qui auraient fait de lui un texte estimé des princes et des clercs de cour, en Castille, au tournant des XII^e et XIII^e siècles.

En effet, à en juger par sa teneur, tout entière consacrée à l'apologie de la descendance royale, les monarques et leurs proches auraient été les premiers intéressés par ce texte. Dans ses pages se déploie un foisonnement d'informations sur les naissances, les vies et les morts des souverains, avec ici et là des haltes qui évoquent leurs actions mémorables ou qui laissent entrer dans la cantilène monarchique des personnages tels que les Juges de Castille. Les lettrés aussi, nous venons de le dire, y auraient trouvé matière à leur convenance — un texte en langue romane avait toutes les chances de les séduire. Ils y auraient retrouvé des figures coutumières des histoires royales, ainsi qu'une carte du pouvoir assise sur le texte biblique, et des détails savoureux. Le *LRV* pouvait prétendre à un ample succès.

Celui qui écrivit la version navarroise avait prit soin d'ordonner la structure généalogique de son 'roman familial' autour de trois pauses dans la narration, qui appelaient à la participation de son public et assuraient le contrôle de la composition par l'auteur anonyme : juste après la première apparition des rois de Castille, Navarre et Aragon, on trouve : « Tornaremos agora a suso por mellor uenir a la razon, como demos cabo ad esto ond uos queremos dezir »⁶⁴. Immédiatement après l'évocation détaillée de la famille d'Alphonse VIII, de leurs parents, épouse et héritier, on lit :

Tro aqui auemos contado de los reies de Castiella del tiempo del rei Roderigo e del comte don Iulian en aca tro al rei don Alfonso. Agora contaremos de los reies de Nauarra e del rei Sanch Auarcha e del rei don Sancho el maior, ond uos dixiemos, e de todos los otros⁶⁵.

Enfin, après le lignage des rois de Navarre, le texte donne : « Tro aqui dixiemos del lignage de los reies de Nauarra ; et agora diremos, si uos plaz, de los reies d'Aragon »⁶⁶.

Les résumés de la voix d'autorité, ainsi que ses apostrophes discrètes aux destinataires, émaillent les narrations relatives aux monarchies castillane et navarroise, principales protagonistes et bénéficiaires du *Liber regum*. Des énoncés comme « uos queremos dezir », « uos dixiemos » ou « si uos plaz » — les jongleurs étaient passés par là —, font la part belle aux auditeurs du texte, vraisemblablement lu à haute voix devant un groupe d'individus appartenant à l'élite du royaume. Le narrateur fait irruption dans le récit pour s'adresser directement au narrataire, lui demandant

⁶⁰ L. COOPER, *El « Liber regum »...*, pp. 27-28.

⁶¹ Sur cette question, je me permets de renvoyer à mes travaux, *La translation d'Alexandre. Recherches sur les structures et les significations du 'Libro de Alexandre'*, Paris, 1999 ; « Alexandre en su Libro... » ; « Del texto de Babel... » ; « Aetas alexandrina : les figures d'Alexandre le Grand dans les textes hispaniques des XII^e et XIII^e siècles (avec un excursus sur la datation du *Libro de Alexandre*) », dans F. CAZAL & M. MONER, *Hommage à Francis Cerdan*, Toulouse, à paraître en 2008.

⁶² La *materia* des conseils d'Aristote aux rois était connue et appréciée par la monarchie hispanique bien avant les années 1230-1250 (sur les textes composés dans cette période, voir Marta HARO CORTÉS, *La imagen del poder real a través de los compendios de castigos castellanos del siglo XIII*, London, 1996 et *Literatura de castigos en la Edad Media : libros y colecciones de sentencias*, Madrid, 2003) : le ms. 47-15 de l'Archivo Capitulare de Toledo contient le texte qui débute *Incipit Aristotelis regis magno Alexandro de conseruatione humani corporis*, traduit de l'arabe par Johannes Hispalensis et destiné à la regine T. Sur cette question, à laquelle je voudrais revenir, on peut voir, avec précaution, José HERNANDO PÉREZ, *Hispano Diego García, escritor y poeta medieval, y el 'Libro de Alexandre'*, Burgos, 1992, pp. 69-73 et pp. 297-299.

⁶³ Manuel Alejandro RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, « La realeza sapiencial y el ciclo del Alexandre medieval : tradición gnómica y arquetipos políticos en el Occidente latino (siglos XII y XIII) », *Historia, Instituciones, Documentos*, 26 (1999), pp. 460-490.

⁶⁴ L. COOPER, *El « Liber regum »...*, p. 26.

⁶⁵ L. COOPER, *El « Liber regum »...*, p. 35.

⁶⁶ L. COOPER, *El « Liber regum »...*, p. 37.

d'adhérer à la narration. La construction du discours se fait grâce au pluriel de la première personne, qui implique l'auditeur, lequel se voit imposer un contrat de réception. En participant activement à une lecture collective et rituelle, il souscrit au pacte idéologique qui cherche à faire de lui un pion nécessaire dans la représentation d'une monarchie forte. Narrateur et narrataire se transforment ainsi en médiateurs idéologiques ; le *LRV* implique dynamiquement ses auditeurs.

Son auteur était sans doute conscient du rôle du public — composé par les princes, les nobles, et les grands clercs — dans la construction d'une idéologie de domination et de triomphe, aussi nécessaire à la monarchie castillane qu'à la monarchie navarroise dans la deuxième moitié du XII^e siècle et les toutes premières années du XIII^e siècle, entre 1177 et 1209, jalons chronologiques du *LRV*. Ces années-là furent celles de l'arbitrage anglais d'Henri II Plantagenêt sur les rivalités qui opposaient la Navarre et la Castille, de la perte de La Rioja par la Navarre, au profit de la Castille, de l'alliance avortée de la Castille avec l'Empire, de la paix, fragile, entre Navarrois et Castillans ; de la défaite d'Alarcos, de l'union de la Castille et de l'Aragon dans le projet de conquérir et de se partager la Navarre ; des velléités d'Alphonse VIII sur la Gascogne ; du mariage de Blanche, fille d'Alphonse le Castillan, avec Louis VIII. Ce furent des années où la victoire de Las Navas se profilait à l'horizon. Les deux couronnes, navarroise et castillane, auraient tiré profit du *LRV* : les deux ambitions allaient de pair, comme l'a démontré Georges Martin⁶⁷.

En ce qui concerne la réception du *LRT*, véritablement rivé au contexte castillan d'après ce que nous en savons, la situation semble légèrement différente : dans l'édition partielle de Flórez, le texte est moins marqué par la voix du narrateur que dans le *LRV*. Lorsque l'auteur de la version castillane aménage le fragment du texte navarrois où il était sobrement question de la famille d'Alphonse VIII⁶⁸, il amplifie profusément :

El Emperador tomó por mugier la ermana del Conde de Barcelona, é ovo en ella estos fillos, al Rey D. Sancho de Castiella : et el Rey D. Ferrando de Galiza : et la Reyna de Navarra : et la Reyna de Francia. Murió esta ermana del Conde de Barcelona, et tomó el Emperador otra mugier sobrina del Emperador de Alemaña : e ovo en ella una filla, la Reyna Dona Sancha, et casaronla con el Rey D. Alfonso de Aragón, que fue fillo del Comde de Barcelona. El Rey D. Sancho de Castiella fillo del Emperador, tomó mugier la Reyna Dona Blanca, filla del Rey D. Garcia de Navarra, è ovo en ella fillo al Rey D. Alfonso de Castiella. Este Rey D. Alfonso de Castiella tomó por mugier à la filla del Rey de Inglaterra, Dona Alionor : et ovo en ella estos dos fillos : el Infant D. Ferrando, et el Infant D. Enric : é ovo della muchas fillas : et casó la mayor Dona Berenguiela con el Rey de Leon : é ovieron dos fillos, el Infant D. Ferrando, è el Infant Don Alfonso : et casó la otra filla con el Rey de Franza : et la otra con el rey de Portugal : et dejó las otras en el Monesterio de las Huelgas cerca de Burgos. Murió el Rey D. Alfonso, et reynó su fillo D. Enric. Mas trebelló con sus mozos, et ferieronlo con una piedra en la cabeza, et murió : et regnó su ermana Dona Berenguiela : et dio el Regno à su fillo D. Ferrando : et regnó d. Ferrando. Da aqui adelant será lo que Dios quisiere⁶⁹.

Aussitôt, l'auteur interpelle l'auditeur à nouveau :

Hata aqui fablamos del linage de los Reyes de Castiella como viene del linage de Nuño Rasuera, è hata el Emperador, è hata el Rey don Ferrando, que es agora Rey de Castiella. Agora vos diremos de los Reyes de Nauarra como viene su linage del Rey Don Sancho el Mayor : ond vos diremos como viene derechamient del linage del rey Sanch Abarca⁷⁰.

Cet écrivain a fait en sorte que la filiation des souverains castillans s'en trouve embellie, que les relations internationales entre la famille royale de Castille et les couronnes léonaise, navarroise,

⁶⁷ G. MARTIN, *Les juges de Castille...*, p. 189 : « Mais dans l'assimilation de la royauté restaurée à la royauté castillane, on fit un pas de plus : les historiens navarrois s'employèrent à confondre avec la Castille le territoire sur lequel avaient régné Pélage et ses successeurs [...] Les auteurs du *Liber regum* construisaient ainsi minutieusement, dans les origines des monarques castillans auxquels leurs rois étaient confrontés, l'équivalent de la restauration navarroise [...] Sur cette parité originelle, entretenue par les liens matrimoniaux et la consanguinité, pouvait reposer la complicité politique latente des royautés navarroise et castillane ».

⁶⁸ Voir *supra*.

⁶⁹ Enrique FLÓREZ, *Memorias de las reynas catholicas ...*, p. 496.

⁷⁰ *Idem*, p. 497.

aragonaise, française, anglaise, portugaise et allemande apparaissent comme une évidence. Par l'*amplificatio* du texte du *LRV*, il a implanté la monarchie castillane dans le meilleur des mondes idéologiques, celui où la Castille figure comme miroir de souveraineté. Il a aussi fixé son écriture dans le présent absolu du temps de Ferdinand le Castillan, pressenti presque, rêvé peut-être, comme roi de Castille et de Léon réunis. La phrase qui clôt le fragment est lapidaire : « Da aqui adelant será lo que Dios quisiere ».

Ce texte est sous le contrôle de son auteur. Si l'on compare rapidement les deux fragments, on constate que les indications déictiques et intentionnelles sont beaucoup plus nombreuses dans le *LRV* que dans le *LRT*. Dans le premier, le narrateur domine explicitement l'énonciation à plusieurs reprises : « tornaremos agora a suso », « demos cabo ad esto », « os queremos dezir », « tro aqui auemos contado », « agora comtaremos », « ond uos dixiemos », « tro aqui dixiemos », « agora diremos », « si uos plaz ». Dans le deuxième, on entend sa voix trois fois : « hata aqui fablamos », « agora vos diremos », « ond vos diremos ». Les fragments cités du *LRV* sont moins longs que ceux du *LRT*, moins chargés d'informations, plus facilement saisissables donc. Malgré cette simplicité, ils sont lourdement ordonnés, par les neuf marques d'intromission de la voix narrative qui informe le discours. La construction est prismatique, l'auditeur se trouve installé dans une relation analogue à celle du maître et de l'élève. En revanche, la version castillane du *LRT* apparaît comme moins didactique. Le récit est posé devant le destinataire, pour qu'il le contemple ou l'admire.

Dans le *LRT*, la composition semble l'emporter ; l'*inventio* d'une matière pertinente prend le dessus. La version tolédane se suffit à elle-même dans sa réalité d'objet textuel. Il serait possible de poser l'hypothèse suivante⁷¹ : les auditeurs du *LRT* auraient configuré la *curia* restreinte ou quotidienne, le groupe des proches du monarque. L'un des espaces privilégiés de diffusion de ce texte aurait donc été, comme pour le *LRV*, celui du palais. Si Rodrigo Jiménez de Rada fut effectivement le responsable de la nouvelle rédaction, il aurait probablement participé à sa lecture collective ; peut-être Juan Díaz aussi, puisqu'il faisait déjà partie de la cour et des proches du roi.

En 1220, le nouveau roi régnait ; il fallait, pour ce début de règne, qu'une *apparence* d'équilibre dominât, qu'une *impression* de stabilité gagnât le récit. Les troubles dans le royaume ne s'étaient pas évanouis pour autant : il suffit de songer à ce « será lo que Dios quisiere » qui termine la longue énumération des membres de la famille royale castillane. Toutefois, il est possible que des directives aient émané du palais pour faire en sorte que le récit de l'arrivée des temps nouveaux acquît une tonalité apaisante⁷². Cette nuance d'harmonie politique pourrait bien résulter du mode d'énonciation : dans la version castillane, l'impression de référentialité annule les timides avances du narrateur à l'endroit du narrataire. Le destinataire est gommé du discours : le texte se montre comme un objet fini, stable.

Les renseignements donnés dans le *LRT* sont de nature à encourager la confiance, à consolider la croyance que la Castille était puissante, que sa monarchie était aux commandes, en dépit des tentatives de déstabilisation qui pouvaient surgir des forces vives du royaume⁷³. Le *LRT* constitue un élément de propagande, certes, qui vient combler les attentes d'une élite consciente du pouvoir de l'écrit. Mais ces attentes tendent vers la consolidation de ce qui a été acquis, vers l'expression de la puissance, tandis que le *LRV* semble faire appel à la participation active de ses auditeurs, afin que la suprématie castillane dans la péninsule devienne un référent inattaquable, dans les faits et dans le discours. Le public du *LRT*, comme celui de la *CRC* plus tard, est déjà conscient de la nouvelle force monarchique. Le *LRV*, lui, avait contribué à bâtir cette conscience.

Enfin, n'oublions pas que les hommes qui conçurent la version tolédane étaient autres : il s'agissait peut-être d'un archevêque puissant, de ses collaborateurs de la cathédrale ou de la chancellerie. L'objectif n'était plus de rédiger un texte qui renforcerait une monarchie naissante, comme celle de la

⁷¹ Supposition doublement hypothétique : non seulement les fragments en question sont trop peu nombreux, mais nous devons travailler à partir de l'édition incomplète du *LRT* réalisée par E. Flórez.

⁷² C'est en ce sens qu'il convient probablement de comprendre le fait que Juan Díaz termine la première partie de la *CRC* avec l'évocation du mariage de Jean de Brienne avec l'une des filles de Bérengère : tout comme la mère de Ferdinand III supprime le risque que le roi de Jérusalem devienne l'héritier du royaume de Léon (par son mariage avec une fille d'Alphonse IX et de Thérèse de Portugal), le chancelier coupe court à la narration des dangers qui menaçaient le roi de Castille : cf. Francisco Javier HERNÁNDEZ, « La corte de Fernando III y la casa real de Francia : documentos, crónicas, monumentos », dans *Fernando III y su tiempo (1201-1252). VIII Congreso de Estudios Medievales*, Ávila, 2003, pp. 103-155, p. 120 : « Con esta narración el Canciller prolonga y cierra el núcleo temático del triunfo de Fernando III sobre las amenazas interiores y exteriores a su patrimonio ».

⁷³ Ana RODRÍGUEZ LÓPEZ, *La consolidación territorial de la monarquía feudal castellana. Expansión y fronteras durante el reinado de Fernando III*, Madrid, 1994.

Castille scindée du Léon, ou d'une monarchie en quête de légitimité, comme celle de la Navarre. Il s'agissait d'affermir un pouvoir neuf. Les enjeux étaient autres, les hommes aussi⁷⁴.

Pour conclure : dans la période qui nous intéresse, avec les précautions nécessaires permettant de nous retrouver au milieu de repères chronologiques mouvants, et sans savoir exactement qui était derrière la composition des textes qui nous occupent, il semble possible de suggérer que les élites castillanes connurent le *Liber regum*, livre des rois roman et double, et qu'elles estimèrent les brèves séquences narratives, les unités de sens qui constituent le texte, qui devaient passer si bien à l'oral. Après tout, si la matière leur était familière, la forme l'était aussi : le *Liber regum* ressemble tant, parfois, aux récits contenus dans les diplômes qui résonnaient aussi au palais.

3. La *Chronica regum Castellae*.

Dans les années où l'archevêque de Tolède aurait demandé à ce qu'on réécrive le *LRT*, un autre clerc lettré, haut placé, « connaisseur des choses du palais »⁷⁵, et collaborateur officiel de Rodrigo Jiménez de Rada en tant que responsable de la chancellerie, songeait peut-être déjà à la possibilité d'écrire une histoire des rois de Castille, où l'optique prépondérante serait la sienne, où les faits des monarques castillans seraient présentés dans un cadre vaste et cosmopolite, plus vaste et cosmopolite que celui du *Liber regum*. Ce clerc, qui ne donna pas de titre à son texte⁷⁶, mais qui était certainement désireux d'écrire un autre livre des rois⁷⁷, en latin, n'était autre que Juan Díaz.

Il faut beaucoup plus de temps et d'espace que celui dont je dispose ici pour effectuer une étude satisfaisante de la *CRC*, texte fondamental, qu'on commence à peine à situer dans le paysage discursif des chroniques hispaniques de la première moitié du XIII^e siècle⁷⁸. La *CRC* est un grand texte, grand par ses dimensions — même s'il est plus bref que le *Chronicon mundi* et l'*Historia de rebus Hispaniae*, avec lesquelles on a l'habitude de le ranger —, et grand par son ambition : sa cohérence idéologique est indéniable, sa nature historique est renouvelée par la tentation du récit fictionnel, son style est celui d'un auteur imbu de lectures classiques. C'est l'œuvre d'un clerc conscient de son appartenance à la société ecclésiastique. La *CRC* constitue, en effet, tant une narration élogieuse de la monarchie castillane contemporaine à l'auteur, qu'un panégyrique actif de la fonction cléricale : le point de vue de l'auteur domine le texte, il s'y impose comme témoin, mais aussi et surtout, comme juge des actions des souverains, observateur averti de leurs gestes, figure dissimulée, certes, sous les voilages de l'écriture, mais toujours présente, exégète de la vie de cour.

Les quelques commentaires qui suivent n'ont qu'une valeur introductive, en attendant une étude plus approfondie de la *CRC*⁷⁹. Afin d'ébaucher certains des axes qui portent ce texte, on pourrait

⁷⁴ Il faut attirer l'attention sur le fait que l'hypothèse de la connaissance du *LRV* à la cour de Castille avant 1217-1222 est quelque peu invalidée par l'existence même du *LRT* : pourquoi Rodrigo Jiménez de Rada aurait-il fait écrire une version élargie, si une première version, suffisamment apologétique des intérêts castillans, circulait déjà à la cour ? Aux arguments que je viens d'exposer et qui tendent à affirmer le besoin, pour un clerc aussi influent que Rodrigo, de contribuer aux nouveaux modes de représentation qui se dessinaient à la cour de Castille alors que Ferdinand commençait à gouverner, on peut ajouter des questions : le *LRT* servait-il à satisfaire la nécessité de l'archevêque de Tolède de plaire aux souverains ? Fut-il la dîme payée au nouveau roi, l'hommage du navarrais au jeune prince ? Le *LRT* fut-il la première histoire de rois en langue romane, que l'un des grands clercs du royaume voulut offrir à Ferdinand ? Rodrigo composa, une vingtaine d'années plus tard, une autre histoire où les rois avaient une place d'honneur ; mais ce n'était plus une chronique des rois de Castille, c'était une 'histoire des choses de l'Espagne'. La perspective avait changé, le rôle de l'archevêque dans l'élaboration textuelle de l'histoire aussi.

⁷⁵ Julio GONZÁLEZ, « La *Crónica latina de los reyes de Castilla* », dans *Homenaje a don Agustín Millares Carlo*, II, Gran Canaria, 1975, pp. 55-70, p. 61.

⁷⁶ On lit uniquement dans la *CRC*, à la toute fin du texte (L. CHARLO BREA, *Chronica latina...*, p. 102) : *Hoc opus expleuit tempore, credo, breui*.

⁷⁷ Il est intéressant de constater qu'on lit dans la *CRC* une allusion au *liber regum* biblique (L. CHARLO BREA, *Chronica latina...*, p. 30) : *sed disponunt implorare diuinum auxilium iuxta consilium regis Iosaphat, de quo legitur in libro regum*.

⁷⁸ Il est désormais indispensable de se référer aux actes du colloque « La *Chronica regum Castellae* de Jean d'Osma (1236) : sources, formes, sens et influences », cité plus haut.

⁷⁹ Quelques aspects des points énumérés ici sont traités dans mon « La *Chronica regum Castellae* : aledaños de la ficción », *e-Spania*, 2 (2006), <http://e-spania.revues.org/sommaire31.html>.

signaler l'obsession de l'auteur pour l'observation des dispositions du droit canon en ce qui concerne les mariages entre les monarques. Par exemple, on citera son jugement sur les mariages de Ferdinand II de Léon et d'Urraca, ou d'Alphonse IX de Léon et de Bérengère, qu'il trouve condamnables dans la perspective de l'ecclésiastique rompu aux pratiques juridiques⁸⁰. Également, on remarquera sa connaissance des autorités bibliques, patristiques et classiques, et l'aisance avec laquelle il les emploie pour animer son récit⁸¹. Il va jusqu'à décrire, en deux occasions, le chagrin et la rancune ressentis par Alphonse VIII au souvenir de la défaite d'Alarcos avec des mots adaptés de l'*Énéide* de Virgile : *Manebat in alta mente regis positum* — belle manière d'effectuer sa particulière *translatio imperii et studii*, en cadrant l'affrontement avec l'Islam dans la tradition troyenne⁸². Le clerc lettré, le *litteratus* insigne, le spécialiste du savoir est bien derrière la composition de cette histoire des rois castillans. Il choisit une position active, pour bien montrer sa maîtrise de l'œuvre, comme s'il était assuré d'incarner la *scientia* et la *doctrina* de l'Église. Il ne cache pas sa propension à donner dans son texte les clés d'événements historiques remarquables, tels que la découverte providentielle, à Burgos, d'un document signé par Alphonse VIII déclarant sa volonté que son petit-fils Ferdinand monte sur le trône de Castille. Juan se réfère à un document qui serait issu de la chancellerie tenue par Gutierre Rodríguez (puisqu'il serait apparemment daté en 1188, année où eut lieu la célèbre cour de Carrión), apportant ainsi son grain de sable à l'édifice interprétatif que l'on mit en place en 1217 pour résoudre la crise de la succession au trône de Castille⁸³. L'auteur de la CRC garde également une place d'honneur dans son texte pour citer les déclarations que Ferdinand et sa mère auraient échangées, devant les *magnates*, sur l'opportunité de déclarer la guerre aux musulmans⁸⁴. Juan Díaz agit comme témoin, comme médiateur aussi, comme maître ; c'est son regard qui écrit l'histoire, qui la domine même, peut-être. Il est proche de Ferdinand de Castille ; c'est en mentor, en expert, qu'il écrit. On est bien là devant ce que Patrick Henriot a nommé 'la cléricisation du pouvoir royal' : la CRC nous laisse entrevoir que les souverains castillans avaient accepté et encouragé que les clercs lettrés participent activement à définir l'exercice monarchique et à dessiner les contours de la figure royale⁸⁵. Cela est sans doute vrai pour Ferdinand III ; nous pourrions élargir le cadre référentiel à Alphonse VIII, au moins.

On reviendra donc à cette question, fondamentale, du rôle des clercs au palais. Pour l'instant, les éléments que j'ai recensés font penser que les informations que Juan Díaz offrait, en 1226, devaient

⁸⁰ L. CHARLO BREA, *Crónica latina...*, p. 11 : *Rex Ferrandus predictus duxerat in uxorem Urracam, filiam Alfonsi, regis Portugalie, que tamen non poterat esse uxor legitima cum atineret ipsi in tercio gradu secundum computationem canonicam, nam Imperator et dictus rex Portugalie atinebant sibi in secundo gradu, quia filii erant duorum sororum, filiarum regis Alfonsi, qui cepit Toletum [...] Tractatum igitur fuit et prouisum ut dicto Alfonso, regi Legionis, desponsaretur una de filiabus regis Castelle, contra Dei decretum et canonicas sanctiones, nam idem reges sibi actinebant in secundo gradu, sicut filii duorum fratrum.*

⁸¹ L. CHARLO BREA, *Crónica latina...*, pp. 115-116, pour les citations qui font partie du texte. Juan Díaz s'est abondamment servi du texte biblique ; ses autorités classiques sont celles de Claudien, Horace, Lucain, Sénèque, Tacite et Virgile.

⁸² *Idem*, pp. 15 et 23. Le texte latin, *Énéide*, I, 26-27 (éd. et trad. en anglais d'H. RUSHTON FAIRCLOUGH, Londres & Harvard, 1916) est *manet alta mente repostum/iudicium Paridis spreteaque iniuria formae*.

⁸³ L. CHARLO BREA, *Crónica latina...*, p. 51 : *Declarabatur insuper quod hec fuisset uoluntas gloriosi regis per quandam cartam, sigilo suo plumbeo munitam, que facta fuerat in curia apud Carrionem celebrata, que reperta fuit in armario Burgensis ecclesie.* Voir F. J. HERNÁNDEZ, « La corte de Fernando III... » et Ana RODRÍGUEZ LÓPEZ, « Sucesión regia y legitimidad política en Castilla en los siglos XII y XIII. Algunas consideraciones sobre el relato de las crónicas latinas castellano-leonesas », dans I. ALFONSO, J. ESCALONA & G. MARTIN (coords.), *Lucha política. Condensación y legitimación en la España medieval*, Lyon, 2004, pp. 21-41. Georges MARTIN déclare, dans « Régner sans régner. Bérengère de Castille (1214-1246) au miroir de l'historiographie de son temps », *e-Spania*, 1 (2006), <http://e-spania.revues.org/sommaire30.html> : « En dépit de ce qui pourrait apparaître comme une adhésion générale de nos historiens et des élites castillanes au principe de la succession féminine en cas d'absence d'héritier mâle, Jean d'Osma indique -peut-être en fut-il ainsi- qu'un renfort fut nécessaire. Retrouvée dans l'armarium de Notre-Dame de Burgos, la charte d'une décision prise sous l'autorité d'Alphonse VIII lors d'une cour plénière réunie à Carrión vient confirmer les droits de Bérengère ».

⁸⁴ L. CHARLO BREA, *Chronica latina...*, pp. 62-63.

⁸⁵ Patrick Henriot définit la cléricisation comme « l'affirmation explicite par les clercs d'un rôle central non seulement dans l'économie du salut mais encore dans le fonctionnement de la société, affirmation suivie d'une traduction dans les faits » ; il continue, « La cléricisation du pouvoir royal est la reconnaissance par ce dernier du rôle des clercs dans la définition de l'office monarchique aussi bien que dans son exercice » ; cf. sa conférence au colloque de la Casa de Velázquez, 27-28 mai 2004, « Sacralités royales en péninsule Ibérique : formes, limites, modalités (VII^e-XV^e siècle) - II. Le Moyen Âge central (XI^e siècle - milieu du XIII^e siècle) ». Voir aussi, du même auteur, *Hispania sacra...*, le chapitre intitulé « Les clercs au service du roi et le roi au service de l'Église. Lorsque les clercs deviennent acteurs ».

intéresser ceux qui possédaient, ou bien côtoyaient, le pouvoir : Ferdinand III, sa mère Bérengère, les grands nobles fidèles, le haut clergé — Rodrigo Jiménez de Rada est mentionné à plusieurs reprises dans le texte, plus fréquemment que n'importe lequel des autres prélats hispaniques : est-ce que cela signifie que l'archevêque de Tolède était l'un des destinataires idéaux de l'auteur de la CRC ? Un public clérical éclairé aurait certainement été sensible à sa critique des mariages consanguins des monarques et à son étalage modéré d'érudition. Semblable groupe d'auditeurs, au milieu desquels s'asseoirait un Ferdinand entouré de clercs et de sa mère, paraît concevable. N'oublions pas que je crois à une première diffusion de la CRC vers 1226, une fois rédigée la partie initiale du texte. Mon hypothèse, en consonance avec ce que j'ai avancé à propos de la diffusion et la réception du *LRT*, serait que le public de la CRC était un public de cour, composé de clercs et de laïcs ; un public minoritaire et choisi, soucieux de ce qui se passait à l'extérieur de la péninsule et capable d'entendre le latin.

La réception de la CRC n'a pas vraiment été étudiée. Néanmoins, semble prévaloir le sentiment que cette œuvre n'a pas joui d'une réelle diffusion et qu'elle a été conservée à l'abri du temps et de l'histoire — aussi bien protégée que le document cité plus haut, enfermé *in armario*, découvert le moment venu. Un seul manuscrit du texte nous est parvenu ; il date de la fin du XV^e siècle⁸⁶. Alphonse X de Castille et Léon ne se servit pas de la CRC comme source pour ses '*estorias*'. Mais cette chronique des rois de Castille n'occupa pas une position marginale dans l'historiographie du XIII^e siècle, loin de là. Comme Francisco Javier Hernández et Enrique Jerez l'ont récemment suggéré, la CRC aurait été l'une des sources ponctuelles de l'*Historia de rebus Hispaniae* et du *Chronicon mundi*⁸⁷. Même si cette hypothèse semble devoir être encore approfondie — notamment en ce qui concerne l'éventuelle influence de la CRC sur le *Chronicon mundi*, la dette de l'*Historia de rebus* envers le texte de Juan Díaz apparaissant plus vraisemblable —, elle a la vertu de poser la question de la circulation de ces textes et, partant, la relation que ces trois clercs auraient pu entretenir. Il paraît en effet envisageable d'accepter que Lucas, Rodrigo et Juan se connaissent personnellement⁸⁸. Je n'aborderai pas la nature de ces hypothétiques rapports, mais j'avancerai volontiers l'idée que ces écrivains faisaient partie d'un cercle clérical stable, avec des assises à la cour, que ce fût la cour castillane, léonaise ou, après 1230, castillano-léonaise. Ce cercle n'aurait pas été composé uniquement par ces trois hommes, qui nous sont un brin familiers, mais aussi par des individus dont nous ne connaissons que les noms, et par des anonymes : leur point commun aurait été d'appartenir au clergé, de faire montre de leur *clerecía*, et de servir le roi comme écrivains. Unis dans leur travail de construction scripturale et idéologique, ils configurèrent probablement des réseaux d'influence — peut-on supposer que ces hommes, souvent membres de la chancellerie ou en rapport avec le chapitre tolédan (ce qui semble revenir au même), étaient proches de la *schola palatina*, laquelle aurait fonctionné à la cour déjà du temps d'Alphonse VIII⁸⁹ ?

⁸⁶ L. CHARLO BREA, *Crónica latina de los reyes de Castilla...*, pp. 5-6. Rodrigo Jiménez de Rada est plus présent dans la première partie de la CRC, qui s'arrête à la conquête de Capilla.

⁸⁷ F. J. HERNÁNDEZ, « La corte de Fernando III... », pp. 111-112, spécialement p. 112 et note 30) : « [...] todo el libro IX de la *Historia del Toledano*, exceptuado su breve capítulo final, no es mucho más que una paráfrasis y comentario, a veces discrepante, de la *Crónica del Canciller* [...] Esta dependencia no ha sido tenida en cuenta [...] es un dato que ayuda a comprender por qué el Toledano cerró su crónica donde lo hizo » ; Enrique JEREZ, « El Tudense en su siglo : transmisión y recepción del *Chronicon mundi* en el Doscientos », dans F. BAUTISTA (éd.), *El relato historiográfico : textos y tradiciones en la España medieval*, London, 2006, pp. 19-57, p. 44, « Don Lucas habría podido tener acceso a la *Chronica latina* hasta los últimos meses de 1237 o primeros de 1238 ».

⁸⁸ On lit dans le *Chronicon mundi* de Lucas de Tuy (95. iv) l'éloge commun de Rodrigo Jiménez de Rada et Juan Díaz (conjointement avec Mauricio de Burgos) pour leur œuvre de bâtisseurs : *Eo tempora reuerentissimus pater Rodericus archiepiscopus Toletanus ecclesiam Toletanam mirabili opere fabricauit, prudentissimus Mauricius episcopus Burgensis ecclesiam Burgensem fortiter et pulchre construxit, et sapientissimus Iohannes regis Ferdinandi cancellarius ecclesiam Vallisoleti fundauit et multis possessionibus gloriose dotauit*. On remarquera que Lucas qualifie Mauricio et Juan de *prudentissimus* et de *sapientissimus*, respectivement, alors que pour Rodrigo il préfère *reuerentissimus*. Juan Díaz, on l'a vu plus haut, évoque fréquemment l'archevêque de Tolède dans son texte, mais il ne se réfère pas à Lucas de Tuy. Quant à Rodrigo Jiménez de Rada, il évoque Juan dans son *Historia de rebus* (VIII, xvii : *Et tunc uenerabilis Iohannes Oxomensis episcopus, regalis aule cancellarius*), mais pas Lucas. Si l'on se fiait à ces références croisées, il en résulterait que Lucas connaissait Juan et Rodrigo (au moins par ouï-dire), alors que ceux-ci n'auraient pas connu le Léonais.

⁸⁹ RUCQUOI (2000 : 218-222).

Les élites auraient donc tiré le meilleur profit de ce texte. Qu'il soit rédigé en latin ne me paraît pas poser un problème majeur : Ferdinand, digne descendant d'Aliénor d'Aquitaine et fils de sa mère, devait connaître le latin, tout comme les membres de sa famille. Par ailleurs, le latin écrit de la CRC put avoir été lu 'à la manière romane'⁹⁰ : il est beaucoup plus proche du *romance* que celui de Rodrigo Jiménez de Rada. Que la CRC ait été l'une des œuvres qui comptaient le plus dans la cour de Castille me paraît donc être une hypothèse raisonnable. Son auteur a ouvert la narration au récepteur ; des fragments de la narration dépendent de la réaction des auditeurs imaginaires, comme c'est le cas avec les évocations successives des morts de l'infant Ferdinand et d'Alphonse VIII et d'Aliénor. Dans ces passages, la tonalité élégiaque est l'un des signes que l'auteur paraît adresser à son public⁹¹. Il exprime aussi son allégresse — par exemple, lorsqu'il affirme son soulagement intime devant la retraite d'Alphonse VIII de Gascogne⁹², ou bien lorsqu'il formule la joie de la victoire de Las Navas qui vint remplacer la douleur du décès de l'héritier.

La réception du public semble en effet avoir préoccupé l'auteur de la CRC. L'image de la monarchie castillane qu'il cherche à véhiculer est celle d'une puissance consolidée, sûre d'elle-même. Juan Díaz s'essaye en effet à établir que les fondements du pouvoir de Ferdinand, son souverain, prennent racine dans la figure d'Alphonse VIII ; à affirmer que les souverains léonais sont les ennemis naturels de la Castille ; à représenter l'importance du conseil et des conseillers ; à chanter d'une voix forte les victoires des rois castillans ; à dessiner la magnificence des membres de la famille royale ; à placer, enfin, le royaume castillan sur la scène internationale. Juan écrit pour exposer son savoir littéraire, juridique, historique, certes ; mais il écrit, avant tout, pour peser dans la configuration des pouvoirs à la cour. La CRC est un instrument de propagande, nul doute à cela ; cette propagande repose sur des bases idéologiques déjà ancrées dans l'imaginaire social. La CRC ne fait pas appel aux forces vives du royaume pour qu'elles contribuent à édifier le pouvoir de la monarchie ; à elle seule, elle constitue une forme de pouvoir, le pouvoir de son auteur et, au-delà, le pouvoir clérical. La CRC légitime, de par son existence même, le rôle de son auteur à la cour. Cette chronique est donc un argument extraordinaire pour la propagande royale, et elle l'est doublement : elle garantit le pouvoir immanent de la monarchie castillane, et elle démontre le pouvoir du clerc qui écrit pour le roi. Le récepteur fait partie de l'édifice idéologique qui a créé des valeurs nouvelles, il le soutient, l'affermir. La CRC est enracinée dans le présent de Juan Díaz et de Ferdinand III, dans le *hic et nunc* d'une monarchie nouvelle secondée par l'écriture des clercs. Sa force de propagande réside dans le spectacle équilibré qu'elle propose, où chaque rôle est assuré par ses acteurs : le clerc écrit et observe, le roi gouverne et bataille, les grands nobles — et la mère du monarque — conseillent.

Quelques-uns des traits que j'ai cru déceler dans la CRC caractérisent, on l'a vu, le LRT. L'avènement du fils de Bérengère entraîna des modifications dans le paysage de la représentation idéologique de la royauté. Des hommes nouveaux joignirent l'entourage du monarque ; souvent, il s'agit de clercs puissants, dont les noms les plus connus sont évidemment ceux de Juan Díaz et de Rodrigo Jiménez de Rada — sans oublier Lucas de Tuy, lié au roi par ses liens avec Bérengère, ou encore Tello Téllez, archevêque de Palencia et intime du roi Alphonse, promoteur de l'établissement d'un *studium generale* dans sa ville, ou encore Mauricio de Burgos. Le proche entourage de Ferdinand III se dessine comme étant le groupe récepteur privilégié de ces modernes histoires royales, écrites assurément par un clerc du roi, dans le cas de la CRC, vraisemblablement par un clerc proche de la chancellerie et donc de la cour, dans le cas de la LRT.

III. UN PAYSAGE DISCURSIF (2)

Dans les pages qui précèdent, il y a plus de questions que de réponses. On pourrait toutefois accepter un classement possible, pas forcément réel, des différents modes de diffusion et de réception des chroniques étudiées. La CN aurait eu une diffusion minoritaire. La CRC, aussi, aurait été diffusée auprès d'un cercle restreint. Les deux versions du *Liber regum*, quant à elles, auraient circulé dans plusieurs cours péninsulaires. La diffusion de la version tolédane dut être essentiellement palatine et/ou cléricale, alors que la version navarroise aurait pu jouir d'une plus large diffusion. CN, CRC et LRT auraient alors été reçues au palais, par les courtisans, les monarques et les clercs.

⁹⁰ *** travaux de Banniard et de Wright, polémiques mais indispensables.

⁹¹ Voir Amaia ARIZALETA, « La *Chronica regum Castellae*... », et « Imágenes de la muerte del rey: *Libro de Alexandre y Chronica latina regum Castellae* », dans V. GARCÍA RUIZ & R. GONZÁLEZ RUIZ (éds.), *De varia lección hispánica. Rilce*, 23.2 (2007), pp. 299-317.

⁹² L. CHARLO BREA, *Chronica latina...*, p. 22 : *Felix dies et regno Castelle semper amabilis, qua gloriosus rex pertinacie cessit et destitit ab incepto*.

J'ai cru déceler une évolution au long des années, concernant la place du narrataire au sein de la narration. J'estime en effet que les chroniques de la fin du XII^e siècle ont intensifié leur fonction de propagande en interpellant directement le récepteur, tandis que les chroniques des années 1220-1230 ont opté pour un discours qui se dérobe à son destinataire, lui préférant l'assurance de la représentation d'un pouvoir monarchique ferme et (apparemment) affranchi de la collaboration des auditeurs. Deux conclusions pourraient découler de ces observations ; elles touchent directement les documents de la chancellerie, avec lesquelles les chroniques sont en situation de contiguïté idéologique et textuelle.

Premièrement, il serait possible de suggérer que si les chroniques de cette période furent majoritairement lues à l'intention des monarques, les diplômes étaient destinés à tous les vassaux des souverains. Deuxièmement, on pourrait défendre l'existence d'un processus de construction idéologique dans l'écriture d'histoires royales de la période qui nous occupe. C'est là que les diplômes trouvent véritablement leur place. Car si cette évolution est perceptible dans le texte des chroniques, elle se vérifie dans les diplômes. Les chroniques laissaient entendre la montée en puissance des exercices de propagande visant à imposer la figure d'un roi fort vers la fin du XII^e siècle, et la sérénité des images royales, contrôlées par les clercs, dans le premier tiers du XIII^e siècle. Les documents de la chancellerie semblent correspondre à un tel mouvement : après la platitude relative des diplômes de Sanche III, les textes rédigés pendant le règne d'Alphonse VIII tendent à présenter une figure héroïque du monarque, insérée dans des narrations centrées sur l'éclat dynastique et les exploits du souverain, contenant des silences significatifs et des clameurs assourdissantes. Ces diplômes-là chercheraient donc à ériger une figure royale, celle du monarque entièrement dévoué à la gloire du royaume. Un changement se produit après 1214 : les documents composés pendant les règnes d'Henri I^{er} et, surtout, de Ferdinand III se placent plutôt dans la perspective de la consolidation des acquis, le portrait du souverain étincelant à peine, comme si l'héroïsme du roi devait être sauvegardé pour les temps à venir.

Sur ces autres formes d'écriture historique que sont les diplômes j'ai, comme je le disais plus haut, mené à bien une étude⁹³ qui m'a permis d'entraîner percevoir un paysage discursif configuré par les chroniques royales, mais aussi par les documents de la chancellerie, les textes de loi, les poèmes. Pour ce qui nous importe à présent, j'aimerais insister sur le fait que, comme la chronique, le diplôme attire à lui les récits des rois. Il ne « se borne [pas] à une pure série instruktive de notations »⁹⁴, mais *signifie*. Le discours diplomatique, comme le discours historiographique et, dans une moindre mesure, le discours annalistique ou généalogique, est *fabriqué* par la narration. Les récits historiques diplomatiques se disposent selon des structures narratives distinctes, embryonnaires si l'on veut, mais clairement destinées à proposer une intrigue cohérente. Le récit envahit donc l'écriture diplomatique ; il s'approprie des documents de la chancellerie comme il avait imprégné les chroniques.

⁹³ A. ARIZALETA, *Les clercs au palais...*

⁹⁴ Roland BARTHES, *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, 1984, p. 173.